Zémire
et
Azor
opera en trois

1428
1971
0057

ZEMIRE ET AZOR,

COMEDIE-BALLET.

EN QUATRE ACTES ET EN VERS.

MELÉE DE CHANTS ET DE DANSES.

Représentée, à Fontainebleau le 9 Novembre 1771. Et à Paris par les Comédiens Italiens ordinaires, le 16 Décembre suivant

Les Paroles de M. MARMONTEL.
La Musique de M. GRETRY.

A AVIGNON,

Chez BONNET Freres, Imprimeurs-Libraires, vis-à-vis le puits des Bœufs.

1793.

PERSONNAGES.

AZOR, Prince Perſan, Roi de Kamir, d'abord ours ſous une forme effrayante.

SANDER, Perſan, Négotiant d'Ormus.

ALI, Eſclave de Sander.

ZEMIRE, }
FATMÉ, } Filles de Sander,
LISBÉ, }

Une FÉE.

La Scene eſt en Perſe, alternativement dans un Palais de Fée, & dans une Maiſon de Campagne très-ſimple, ſur le golfe d'Ormus.

ZEMIRE ET AZOR,

COMEDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SANDER, ALI.

SANDER.

Quelle étrange avanture! un palais éclairé,
Meublé richement décoré,
Où je ne rencontre perſonne;

ALI, *avec frayeur.*

Monſieur, délogeons prudemment.
Il n'y fait pas bon; je ſoupçonne...

SANDER.

Quoi donc?

ALI.

Que tout ceci n'eſt qu'un enchantement?

SANDER.

Un enchantement ſoit. Au milieu d'un orage,
La nuit dans un bois ténébreux,
Nous ſommes encor trop heureux
De trouver un aſyle.

ALI.

Auriez-vous le courage
D'y paſſer la nuit?

SANDER.

Pourquoi non?

ALI.

Monſieur, prenez-y garde.

SANDER.

Bon!

Qu'as-tu peur ? Si quelqu'un dans ce palais habite ;
Il nous reçoit assez bien.

ALI.

Et si c'est un Génie.

SANDER.

Hé bien ?

ALI.

Croyez-moi, partons au plus vîte.

AIR.

L'orage va cesser. *
Déja les vents s'appaisent ;
Les voilà qui se taisent.
Partons sans balancer.
Ce n'est plus rien qu'un nuage,
Dont le Ciel se dégage.
Cela ne peut durer ;
Le temps va s'éclairer.
Vos filles vont passer
La nuit à vous attendre :
La frayeur va les prendre ;
Pourquoi les délaisser ?
Vous les aimez d'amour si tendre !
Pourquoi, pourquoi les délaisser ?
L'orage va cesser, &c.

SANDER.

Que dis-tu ! L'orage redouble.

ALI, *à part*.

Il a raison.

SANDER.

Comment retrouver mon chemin ?

ALI, *vivement*.

Je vous mènerai par la main.

SANDER.

Nous sommes bien : passons la nuit sans trouble.

ALI, *avec frayeur*.

Sans trouble ?

SANDER.

Au point du jour nous partirons demain ;

AIR.

Le malheur me rend intrépide.
J'ai tout perdu ! je ne crains rien.
Et pourquoi serois-je timide,
Pour moi la vie est-elle un bien ?
Je suis tombé de l'opulence
Dans la misere & dans l'oubli.
Un vaisseau ma seule espérance,
Dans les flots est enseveli.
Le malheur, &c.

* *L'accompagnement contrarie les paroles.*

ALI.

Ho ! moi, qui n'eus jamais de bien que la vie,
Je n'ai point à l'expoſer :

SANDER.

Allons, laiſſe-moi repoſer.
Et dors, ſi tu peux.

ALI.

Je n'en ai nulle envie.
Dormir chez des eſprits ! & ſans avoir ſoupé !...
(Une table ſervie paroît au milieu du ſalon.)
O Ciel ! SANDER.
Qu'eſt-ce ?

ALI.

Monſieur ! une table ſervie !

SANDER.

Tu vois : de nos beſoins quelqu'un s'eſt occupé.

ALI, *tremblant.*

Oui, quelqu'un !

SANDER,

Mets-toi là.

ALI.

Vous mangerez !

SANDER.

Sans doute
Notre hôte eſt magnifique ; il ne ménage rien.

ALI, *en élevant la voix.*

A ce ſeigneur là rien ne coûte.
(*Plus bas.*)
Il faut que j'en diſe du bien ;

SANDER.

Voilà des mets fort délicats.

ALI.

Ah ! ſi je l'oſois, quel repas !

SANDER.

Oſe, crois-moi.

ALI. (*Il mange.*)

Voyons.

SANDER.

Quoi du vin.

ALI.

Du vin !

SANDER.

Goûte.

ALI.

Pour celui-ci je n'y tiens pas.

SANDER.

Ta main tremble. ALI.

Ah ! Monſieur ! cette liqueur vermeille
N'eſt peut-être qu'un poiſon lent.
Mais n'importe. (*Il boit.*) Il eſt excellent ;

Et dussai-je en mourir, j'en boirai ma bouteille.

SANDER.

Hé bien ? comment te trouve-tu ?
De cet elixir la vertu,
Petit à petit me soulage.

ALI.

De fatigue & d'effroi j'étois presque abattu ;
Mais je sens revenir ma force & mon courage. (*Il boit.*)
Encore un petit coup. A le charmant breuvage.

AIR.

Les esprits dont on nous fait peur,
Sont les meilleures gens du monde,
Voyez comme ici tout abonde.
Quel bon soupé ! Quelle liqueur ?
Ah ! quelle liqueur !
Les esprits dont on nous fait peur,
Sont les meilleures gens du monde.
On n'en parle que par envie,
Mocquons-nous de ces contes vains.
Pour moi j'en ai l'ame ravie :
Je ne veux pas d'autres voisins.
Avec eux je passe ma vie,
S'ils ont toujours d'aussi bons vins.
Les esprits, &c.

SANDER.

Ali pour le coup est un homme ;
Il ne craint rien.

ALI.

Ho ! rien du tout.
A présent je vais faire un somme.
(*Il se jette sur un siege.*)

SANDER.

Voyons quel temps il fait.

ALI, *en s'endormant.*

J'aurois dormi debout.

DUO.

SANDER.

Le temps est beau.

ALI.

J'en suis bien aise.

SANDER.

Ali.

ALI.

Je dors.

SANDER.

Il faut partir.

ALI.

Quand j'ai bien bu ne vous déplaise
Je veux dormir.

SANDER.

Il faut partir.

Tu dormiras mieux à ton aise ;
Quand nous serons rendu chez moi ;

ALI.

Je dors si bien sur une chaise !
On est ici comme chez soi.

SANDER.

Le jour se leve.

ALI.

Qu'il se couche.

SANDER.

Ali, sans toi je m'en irai.

ALI.

Partez sans moi : je vous suivrai.

SANDER.

Et si quelque bête farouche
Vient t'attaquer ?

ALI.

Je n'ai point peur.

SANDER.

Ce vin t'a donné du cœur.

ALI.

Ce bon vin m'a donné du cœur.

SANDER.

Allons, ma famille m'attend
Leve-toi, je te l'ordonne ; & partons à l'instant.

ALI.

Ah ! laissez-m'en du moins prendre encore une dose.

(*Il boit.*)

SANDER.

Je veux en quittant ce beau lieu,
Avoir de ce prodige un témoin qui dépose.
Ma petite Zemire : en me disant adieu,
Ne m'a demandé qu'une rose.
Je vais de ce rosier en cueillir une.
(*Il approche d'un rosier, qui est sur une console, & en cueille une rose.*)

SCENE II.

AZOR, SANDER, ALI.

AZOR, *sous une forme effrayante.*

Holà !

ALI, *tremblant.*

Ciel !

SANDER

Que vois-je !

AZOR.

Que fais-tu là ?
Et pourquoi me prendre mes roses.

SANDER.

Pardon. Je ne vois aucun mal à cela?
Et libéral en toutes choſes,
Je ne te croyois point jaloux de ces fleurs-là!

AZOR.

Téméraire, ingrat, je te donne
L'aſyle, un bon ſoupé, le meilleur vin que j'aie.
Et tu veux que je te pardonne
De me voler des fleurs! non je ſerai vengé.

SANDER.

Tu peux diſpoſer de ma vie.
Je ne la plains, ni me défends
Des jours ſi peu digne d'envie.
Je n'ai regret qu'à mes enfans.

AZOR.

De trois filles, dit-on, le deſtin t'a fait pere?

SANDER.

Hélas! ce qui me déſeſpere,
C'eſt de les laiſſer ſans appui.

ALI.

Ah! vous auriez pitié de lui,
Si vous ſaviez combien ſes trois filles ſont belles!

SANDER.

Je viens d'Ormus, j'allois y ſavoir des nouvelles
D'un vaiſſeau, mon dernier eſpoir.
Mes filles, croyant me revoir
Dans l'opulence; l'une d'elles,
A mon départ me demanda
Des rubans l'autre des dentelles;
Mais la plus jeune leur céda
Toutes ces riches bagatelles;
Et d'un air tendre & careſſant
Elle me dit en m'embraſſant:
» Je ne veux qu'une roſe, elle me ſera chere,
» Plus que le don le plus brillant;
» Et je dirai, c'eſt à moi que mon pere
» Daignoit penſer en la cueillant.

AIR.

La pauvre enfant ne ſavoit pas,
Qu'elle demandoit mon trépas
Cachez lui bien que cette roſe
Eſt la cauſe
De mon malheur.
Ah! pour elle, quelle douleur!
Sa tendreſſe
Qui me preſſe
De revenir dans ſes bras,
Me rappelle ma promeſſe,
Ah! pauvre enfant, tu ne ſais pas,
Que tu demande mon trépas.

AZOR.

AZOR.

J'ai l'ame assez compatissante
Pour me laisser flechir. Mais il faut que pour toi
L'une de tes filles consente
A venir se donner à moi.

SANDER.

Moi ! te livrer ma fille !

AZOR.

Il faut me le promettre,
Ou sur l'heure !...

ALI, *bas à Sander.*

Il est le plus fort ;
Et c'est à nous de nous soumettre.

SANDER.

(*bas*) Cruel ! pour une fleur !

AZOR.

Sais-tu si mon sort ne tient pas à cette fleur,
Qu'un charme a fait éclore.

SANDER.

Non, j'aime mieux mourir que d'exposer leurs jours ;
Mais je veux les voir, les embrasser encore.

AZOR.

Eh bien !

ALI.

Promettez-lui tous ours.

SANDER.

Malgré le sort qui nous menace,
J'en donne ma parole & je la tiendrai :
L'une d'elle prendra ma place,
Ou moi-même je reviendrai.

AZOR.

Voila qui nous reconcilie
Reprends cette fleur.

SANDER.

Moi !

AZOR.

Reprends-là, je le veux ;
Et qu'elle soit pour tous les deux
Le garant mutuel de la foi qui nous lie.

AIR.

Ne va pas me tromper.
Ne crois pas m'échapper.
Sur la terre & sur l'onde
Ma puissance s'étend ;
Et jusqu'au bout du monde
Ma vengeance t'attend.
Compte sur mes largesses,
Si tu me satisfait ;
Sois sûr que mes bienfaits
Passeront mes promesses,

Que pour toi mes richeſſes,
Ne tariront jamais ;
Mais !
Ne va pas me tromper ;
Choiſi, ou ma colere ou ma reconnoiſſance.

SANDER.

Je redoute moins ta puiſſance,
Que je ne reſpecte ma foi.

AZOR.

Prends-y bien garde. Allons, ſuis-moi.
Je vais t'abréger le voyage ;
Et dans l'inſtant même, un nuage
Va te porter d'ici chez toi.

ALI, *tremblant.*

Un nuage ! Ah ! permettez....

AZOR.

Quoi ?

ALI.

Que je m'en aille à pied.

AZOR.

Pourquoi donc ?

ALI.

Mon uſage
N'eſt pas d'aller ſur un nuage.

AZOR.

Aimerois-tu mieux un dragon ?

ALI, *avec une frayeur plus vive.*

Ho ! non. Pour aller de la ſorte,
Je n'ai pas la tête aſſez forte.

AZOR.

Hé bien ! tu peux attendre ici ton maître.

ALI.

Non.
Le nuage d'abord m'a fait peur ; mais n'importe ;
Puiſque mon Maître y va, je puis y aller auſſi.

AZOR.

Viens donc.

ALI.

Si pourtant...

AZOR.

Point de ſi.

ALI.

Allons que le diable m'emporte ;
Pourvu que ce ſoit loin d'ici.

(*Symphonie qui exprime le vol du nuage.*)

(*Le théâtre change & repréſente l'intérieur de la maiſon de Sander.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZEMIRE, FATMÉ, LISBÉ, *travaillant à la lumiere d'une lampe.*

ENSEMBLE.

TRIO.

VEillons, mes sœurs, veillons encore ;
La nuit
S'enfuit
Devant l'aurore.
Mes sœurs, voilà bientôt le jour.
Jour prospere,
Rends un pere à notre amour.

FATMÉ.

Il m'a promis de dentelles.

LISBÉ.

A moi des rubans nouveaux.

FATMÉ.

Les dentelles les plus belles.

LISBÉ.

Et les rubans les plus beaux.

ZEMIRE.

Il m'a promis une rose.
C'est la fleur que je chéris.

FATMÉ & LISBÉ.

Une rose ? C'est peu de chose.

ZEMIRE.

De sa main elle est sans prix.

ENSEMBLE.

Veillons, mes sœurs, &c.

SCENE II.

SANDER, ALI, Les trois filles.

ZEMIRE, FATMÉ & LISBÉ.

AH ! mon pere !

SANDER.

Bon jour, mes enfans.

ZEMIRE.

Quelle joie
Nous cause votre retour ?

FATMÉ.

Le Ciel vous rend à notre amour.

SANDER.

Il me permet que je vous revoie.

ALI *à part.*

Me voilà, j'en suis bien étourdi.
Les vents sont un fier attelage!
Et je le donne au plus hardi.

ZEMIRE, *à Sander.*

Avez-vous fait un bon voyage?

FATMÉ.

Revenez-vous bien riche?

SANDER.

Hélas! tout a peri.

LISBÉ & FATMÉ.

Tout a péri!

SANDER.

Dame la misere,
Nous voilà retombés.

ZEMIRE.

Mon pere,
Vous n'en serez que plus chéri.

SANDER.

(*à Fatmé & à Lisbé*) (*à Zémire.*)
Mes enfans, vous pleurez! & toi tu me consoles!

ZEMIRE.

Vous-même, vous comptiez si peu
Sur des espérances frivoles!
Nous avons encore assez de votre aveu.
Pour être heureux il faut si peu de chose!
L'oiseau des bois comme nous est sans bien;
Le jour il chante, & la nuit il repose.
Il n'a qu'un nid; que lui manque-t-il? rien.
J'ai vu souvent, dans la campagne,
Le pauvre & joyeux moissonneur,
Folâtrer avec sa compagne,
Et chanter gaiment son bonheur.
Allons, mon pere, allons, courage.
Leur exemple est pour nous une belle leçon!
Ali peut bien lui seul vaquer au labourage;
Et vous, mes sœurs, & moi, nous ferons la moisson.
Les petits détails du ménage,
Le doux travail du jardinage,
Le soin de garder nos brebis,
Tout cela n'est qu'un badinage.
Le soir dans notre asyle, & le jour à l'ombrage;
Nous trois, auprès de vous, filerons vos habits.
N'est-il pas vrai, mes sœurs, qu'un pere qui nous aime,
Nous tient lieu de richesse, & suffit à nos vœux!

LISBÉ.

Oui, ma sœur

FATMÉ.

Hélas! oui.

ZEMIRE.

Nous pensons tout de même.
Ne soyez donc plus malheureux.

SANDER.

La pauvre enfant! qu'elle est touchante!
Sa raison, sa bonté, sa tendresse m'enchante.
Je me suis souvenu de toi.
(*à Fatmé & à Lisbé.*)
Pour vous deux, je n'ai pu... vous en savez la cause.

FATMÉ & LISBÉ.

Vous êtes trop bon.

SANDER, *aux mêmes.*

Plaignez-moi.
Toi, Zémire, tu n'as demandé qu'une rose:
La voilà.

ZEMIRE.

Vous me raviſſez.

SANDER.

Oui, quelle te soit chere. (*bas.*) Elle me coûte assez cher.

ZEMIRE.

AIR.

Rose chérie,
Aimable fleur.
Viens sur mon cœur.
Quelle est fleurie!
Voyez ma sœur,
Quelle est fleurie!
Que ses parfums ont de douceur!
Des mains d'un pere,
Qu'elle m'est chere!
Quoi! j'occupois mon pere absent!
Ah! que mon cœur en est reconnoissant!
C'est à moi, c'est à moi que s'adresse
Cet amour, cet excès de tendresse!
Bonté touchante!
Soin qui m'enchante!
Bonté touchante!
Don raviſſant!
Rose cherie,
Aimable fleur,
Viens sur mon cœur
Puiser la vie.
Viens du moins mourir sur mon cœur.

SANDER.

Vous avez, mes enfans, veillé toute la nuit,
J'ai besoin de repos moi-même.
Venez, embrassez-moi. (*à part.*) Ciel, où m'as-tu réduit?
(*Fatmé & Lisbé se retirent: Zémire reste, observe son pere, qui se jette sur un siege, accablé de douleur.*)

SCENE III.

SANDER, ALI, ZEMIRE.

ZEMIRE, *à part.*

Comme il eſt affligé.

SANDER, *l'appercevant.*

Va-t-en,

ZEMIRE.

Non, je vous aime
Plus que ma vie; & je ne puis...

SANDER.

Va-t-en, dans l'état où je ſuis,
Laiſſe-moi.

ZEMIRE.

D'où vous vient cette douleur extrême?

SANDER

Que lui dirai-je? (*haut.*) Va, ce n'eſt rien.

ZEMIRE.

Ce n'eſt rien?
Non, votre cœur ne peut ſe dérober au mien.
Avant que d'avoir l'eſpérance,
Que ce vaiſſeau nous fût rendu,
Vous étiez conſolé de le croire perdu.
Aujourd'hui qu'elle différence!
Triſte, abattu, découragé,
Mon pere? en quel état vous êtes!
Dites moi vos peines ſecrettes?
Et vous en ſerez ſoulagé.
Eſt-ce à votre pauvre petite,
Qui vous aime ſi tendrement;
Que ce cœur devoit un moment,
Cacher le trouble qui l'agite!

SANDER.

(*Elle s'éloigne.*)

Laiſſe-moi.. je l'afflige? il faut la conſoler.
Viens, embraſſe ton pere avant de t'en aller.

ZEMIRE.

Mon pere!

SANDER.

Allons, va-t-en. Va repoſer, te dis-je, (*Il ſort.*)

ZEMIRE, *à part.*

Non, je le ſuis. Je veux ſavoir ce qui l'afflige.
Son ſilence me fait trembler.

SCENE IV.

ALI.

Je crois rever, je crois être en délire.
De ma frayeur je ne ſuis point remis.

Mon pauvre Maître ! il a promis ;
Et le moyen de s'en dédire !
Voilà pourtant sans y songer,
Ce que l'on gagne à voyager.

AIR.

Plus de voyage qui me tente.
Je veux mourir vieux, si je puis.
Je ne ſerai plus qu'une plante ;
Et je prends racine où je ſuis.
Paſſe encore pour aller ſur terre :
C'eſt un plaiſir quand il fait beau.
Paſſe encore pour aller ſur l'eau,
Quoique je ne m'y plaiſe guere.
Mais voyager ſur les nuages ;
Et voir là-bas, là-bas, là-bas.
La terre s'enfuit ſous ſes pas !
Cela dégoûte des voyages.
La tête tourne d'y penſer.
Je ne veux pas recommençer.

SCENE V.

ALI, ZEMIRE.

ZEMIRE.

ALI, mon cher Ali, dis-moi ce qu'a mon pere,
Son ſilence me déſeſpere.
Il mêle à ſes embraſſemens,
Des ſoupirs, des gémiſſemens,
Qui rempliſſent mon cœur des plus vives alarmes.

ALI, *à part.*

Allons-nous-en.

ZEMIRE.

Quoi ! tu me fuis ?

ALI.

Ho ! moi, je ne ſais pas réſiſter à des larmes.

ZEMIRE.

Cher Ali, prends pitié de l'état où je ſuis.
Daigne me confier les peines de ton maître.
Je les adoucirai peut-être ;
Je les calmerai, ſi je puis.

ALI, *à part.*

L'aimable enfant ! quel dommage,
D'être mangée à ſon âge !
Il n'en feroit qu'un repas.

ZEMIRE.

Que dis-tu là !

ALI, *à part.*

Non, je gage
Qu'il ne la mangeroit pas,

Ecoutez. Il eſt ſûr que ſans votre aſſiſtance,
Votre malheureux pere eſt un homme perdu.

ZÉMIRE.

Mon Pere !

ALI.

Il m'a bien défendu
De vous en faire confidence ;
Mais il ne s'agit pas ici de reculer,
Ni de vous rien diſſimuler.
Cette nuit, dans un bois...

SANDER, *ſans ſe montrer.*

Ali !

ALI.

Je crois l'entendre.
Oui, c'eſt lui-même, allez m'attendre.

ZÉMIRE.

Ah ! tu m'en as trop dit pour ne pas achever.

ALI.

Allez. Je vais vous trouver.

SCENE VI.

SANDER, ALI.

SANDER, *à Ali.*

Plus de repos pour moi. Le trouble qui me preſſe.....

ALI, *triſtement.*

Moi ? non.

SANDER.

Et ſes pauvres enfans ?

ALI.

Elles repoſent.

SANDER.

Leur tendreſſe
Me fait un mal ! je te défends ;
Encore une fois de leur dire
Où je vais, ni quel eſt le malheur qui m'attend.

ALI.

Quoi ! vous

SANDER.

Ce ſoir.

ALI.

Cela preſſe-t-il tant ?

SANDER.

Une table je veux écrire.
Laiſſe-moi.

SCENE VII.

SANDER, *ſeul.*

Je ſuis troublé !....

Le poids de la douleur je me sens accablé.

Récitatif obligé.

(Il écrit.)

Je vais faire encore un voyage,
Bien loin peut-être!... ô vous! que je laisse au milieu
Des écueils de votre âge.
Veille sur vous le Ciel!... jouissez en ce lieu
Des douceurs d'une vie obscure, honnête & sage.....
Aimez-vous, aimez-moi. Je vous embrasse. Adieu.
Me voilà plus tranquille. Il faut que je dépose.
Cette lettre en main sûre. Ali!... mais il repose.
Ce soir avant que de partir,
Il suffira que je la laisse;
Je suis abattu de foiblesse:
Et je sens malgré moi mes yeux s'appésantir. *(Il sort.)*

SCENE VIII.

ZEMIRE, ALI.

DUO

ZEMIRE.

JE veux le voir; je veux lui dire,
Que c'est à moi de m'offrir au trépas.

ALI.

Ah! Zémire,
Parlez plus bas.
Il vous entend, parlez plus bas.
Que j'ai mal fait de vous le dire!
Voilà, voilà comme je suis:
Je veux me taire & je ne puis.

ZEMIRE.

Que pour moi mon pere expire!
Non, je ne le souffrirai pas.
Je veux le voir; je veux lui dire,
Que c'est à moi de m'offrir au trépas.

ALI.

Ah! Zémire,
Parlez plus bas.
Il vous entend, parlez plus bas.
Il veut partir sans vous le dire.

ZEMIRE.

Sans me le dire, il veut partir.
Non, non, je n'y puis consentir.
Je veux le voir,
C'est mon devoir.

ALI.

Vous l'allez voir:
Au désespoir....

ZEMIRE.

Eh bien! sois mon guide toi-même.

Vers ce palais conduis mes pas.

ALI.

Qui ? moi ! vous mener au trépas !
Trahir un pere qui vous aime !
Non, non.

ZEMIRE.

Cruel ! ne vois tu pas
Que je le dérobe au trépas ?
Veux-tu le voir, périr toi même.

ALI,

Non, non, non, non, je n'irai pas. (*à part.*)
Et je tremble auſſi pour moi-même.

ZEMIRE.

Cher Ali ! mon pere repoſe :
C'eſt le moment ; conduis mes pas.

ALI.

Non, non, je n'ai garde : (*à part.*) & pour cauſe.

ZEMIRE.

De ſon malheur je ſuis la cauſe.
Je dois le ſauver du trépas.

ALI.

Non, non, non, je n'irai pas.

ZEMIRE.

Tu n'as jamais aimé ton maître.

ALI.

Je l'aime, hélas ! il le ſait bien.

ZEMIRE.

Si tu l'aime fais le connoître.
Le temps nous preſſe, Viens.

ALI.

Non.

ZEMIRE.

Vien.

ALI.

Je n'entends rien.

ZEMIRE.

A tes genoux
Que j'embraſſe...

ALI.

Ah de grace !
Levez vous. (*à part.*)
Ma foibleſſe va me prendre.

ZEMIRE.

A mes pleurs il faut te rendre.
Si nous tardons il eſt perdu.

ALI, *à part*

Je m'attendris, je ſuis rendu.

(*Le Théâtre change, & repréſente le Salon du Palais d'Azor.*

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AZOR, *seul*

CRuelle Fée, abrege ou ma vie ou ma peine!
Tu m'avois donné la beauté :
De ce don je suis trop flatté ;
Mais ; hélas ! est-ce un crime à mériter ta haine !
Qu'exige de moi ta rigueur ?
Sous ces traits tu veux que l'on m'aime,
Et le charme est détruit, si ; malgré ma laideur,
Je puis toucher un jeune cœur ?
Mais peux-tu l'espérer toi même ?
Pour commander aux élémens,
Tu m'as bien donné ta puissance ;
L'amour est au-dessus de tes enchantemens.

AIR.

Ah ! quel tourment d'être sensible.
D'avoir un cœur fait pour l'amour,
Sans que jamais il soit possible
De se voir aimer à son tour !
Je porte avec moi l'épouvante,
Et je ne répands que l'effroi.
La beauté timide & tremblante,
S'alarme & s'enfuit devant moi.
Ah ! quel tourment, &c.

Ce bon pere, à qui je commande
De me livrer sa fille, aura-t-il la rigueur
De m'obéir ! pour moi c'est un nouveau malheur ;
S'il fait ce que je lui demande.
J'aimerai ; mais puis-je à mon tour
Me faire aimer par la contrainte ?
L'amour n'obéit qu'à l'amour.
Que vois-je ; une jeune personne
Qui s'avance vers ce Palais.
(*vivement.*)
Je reconnois son guide : oui, c'est lui. Si j'allois
Au-devant d'elle ? Non, je brûle & je frissonne.
Cachons-nous, tâchons de savoir,
A quels plaisirs elle est sensible :
Et que son cœur s'il est possible,
Se rassure avant de me voir.

(*Il sort.*)

SCENE II.

ZEMIRE, ALI.

ALI.

Vous voilà je me sauve : adieu.

ZEMIRE.

Quoi !

ALI, *trouvant les portes fermées.*

Misérable.
C'est fait de moi, tout est fermé.

ZEMIRE,

Ali, je te vois alarmé !

ALI, *à haute voix.*

Allons, rendons-nous favorable.
L'hôte charmant qui nous reçoit.
Avec plaisir sans doute il me revoit,
Puisqu'il a la bonté de vouloir que j'y reste. (*bas.*)
Pourquoi suis-je venu complaisance funeste !

ZEMIRE.

Il est donc bien hideux ? bien effroyable ?

ALI, *à haute voix.*

Non.

ZEMIRE.

Tu me l'as dit.

ALI, *de même.*

Moi, Dieu m'en garde !
On le croiroit d'abord, mais plus on le regarde....
Il a l'air noble, il est bien fait dans sa façon.
Je n'ai pas trop vu son visage,
Mais il est jeune, il est galant :
On a toujours assez de quoi plaire à son âge.
Du reste, il est riche, opulent;
Il aime le bon vin ; c'est d'un heureux présage ;
Car toujours un buveur a le cœur excellent.
Courage ! allons mademoiselle,
Vous l'apprivoiserez : vous êtes jeune & belle.
Tenez-vous droite en le voyant ;
Faites lui bien la révérance ;
Et de le trouver effrayant
Gardez-vous d'avoir l'apparence :
Cela ne seroit pas honnête. Il vous dira...
Que sai-je ? ce qui lui plaira.
Répondez d'un air... la... d'un ton qui le touche ;
(*bas*) Car il est tant soit peu farouche.
Mais sur-tout soyez mon appui :
Et de me dévorer s'il avoit quelque envie ;
Dites-lui que j'aime la vie ;
Faites-lui bien valoir ce que j'ai fait pour lui.

ZEMIRE.

Sera-t-il long-temps invisible ?

ALI.

Ho ! non.

ZEMIRE.

Dans ſon Palais tout me ſemble paiſible.
Vois ces livres, ce clavecin.

ALI.

Oui, de galanterie avec vous il ſe pique.

ZEMIRE.

On diroit qu'il a ſu que j'aime la muſique
Et qu'il veut m'amuſer.

ALI.

Vraiment ? c'eſt ſon deſſein.

ZEMIRE.

Que vois-je ? Ali, tiens, tu ſais lire ;
Vois : *Appartemens de Zémire.* *
C'eſt donc là qu'il veut me loger ?
Ouvre.

ALI, *avec frayeur.*

Moi ! c'eſt vous, Madame, ouvrez vous-même.

ZEMIRE, *elle ouvre.*

Quel éclat, cher Ali ! quelle richeſſe extrême.

ALI.

Il ne veut pas vous éprouver.

DUO.

ZEMIRE.

Raſſure mon pere ;
Dis-lui qu'on n'a pas
Réſolu mon trépas.

Conſole mon pere ;
Dis-lui que j'eſpere
Me revoir dans ſes bras

Si dans ſon aſyle
Je le ſens tranquille,
Je ſuis ſans effroi.

Je dis en moi-même :
Il reſpire, il m'aime ;
C'eſt aſſez pour moi.

C'eſt aſſez qu'il vive.
Qu'il oublie, hélas !

ALI, *cherchant à s'échapper.*

Oui, mais comment faire !
On arrête mes pas.

Ne le voyez-vous pas ?
Hélas pour vous plaire
Je me vois dans ces lacs.
Dans notre humble aſyle.

J'étois ſi tranquille ?
J'étois ſans effroi.
Celui qui vous aime,

Ne peut-il de même,
Vous aimer ſans moi ?
Ne peut-il vous aimer ſans moi ?

Soyez ſa captive.
La pauvre captive.

La pauvre captive
Ne s'en plaindra pas.

Pourvu que je vive,
Pourvu que je vive,
Je ne m'en plains pas.

AZOR, *ſans ſe montrer.*

Eſclave, éloigne-toi. Laiſſe-là dans ces lieux.

* *Ces mots ſont écrits ſur une porte.*

(Les portes s'ouvrent.)

ALI, *en s'enfuyant.*

Ah! je ne demande pas mieux.

SCENE III.

ZEMIRE, *seule.*

ME voilà seule... allons. Il va venir. Qu'il vienne.
Le cœur me bat... Hé bien! quelle peur eſt la mienne
Mon pere n'eſt plus en danger;
Je ne crains plus que pour moi-même.
Le Ciel protegera l'innocence qu'il aime.
J'ai rempli mon devoir; & mon ſort peut changer.

SCENE IV.

ZEMIRE, Troupes des Génies.

(Danſes de Génies qui rendent hommage à Zémire.)

ZEMIRE.

MAis qu'elle cour brillante autour de moi s'empreſſe!
Eſt-ce à moi que cela s'adreſſe?
Sur ce trône de fleurs voudroit-on m'élever:
En vérité je crois rêver.

(Les Génies des Arts font la cour à Zémire)

SCENE V.

ZEMIRE, AZOR

ZEMIRE, *tombant évanouie dans les bras des Fées.*

O Ciel! AZOR.

De ma laideur effet inévitable!
Zémire, ah! revenez de ce mortel effroi!
Je parois à vos yeux un monſtre épouvantable,
D'un pouvoir ennemi tel eſt l'injuſte loi;
Mais hélas! ſous ces traits, s'il vous étoit poſſible
De lire dans mon cœur! il eſt tendre & ſenſible,
Ne me regardez pas, Zémire; écoutez-moi.

(Il fait ſigne aux Génies & aux Fées de s'éloigner.)

ZEMIRE.

Tous mes ſens ſont glacés, à peine je reſpire.

AZOR, *à ſes genoux.*

Et quelle frayeur vous inſpire
Le déplorable Azor tremblant à vos genoux?

ZEMIRE, *le regarde.*

Ah!..... je me meurs. Éloignez-vous,
Si vous ne voulez que j'expire.

AZOR, *ſe releve.*

Vivez. C'eſt à moi d'expirer,

Si vous refuſez de m'entendre.

ZEMIRE, *à part.*

Comme il a l'air craintif! qu'elle voix douce & tendre!
(*d'un air timide.*)
N'allez-vous pas me dévorer?

AZOR.

Qui? moi? je veux paſſer ma vie
A vous plaire, à vous adorer.
De vous faire aucun mal je n'eus jamais envie.

ZEMIRE, *ſe releve.*

Je commence à me raſſurer.

AZOR.

AIR.

Du moment qu'on aime,
L'on devient ſi doux!
Et je ſuis moi-même
Plus tremblant que vous.
Hé quoi! vous craignez
L'eſclave timide
Sur qui vous regnez!
N'ayez point de peur:
La haine homicide
Eſt loin de mon cœur.
Du moment, &c.

ZEMIRE, *à part.*

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Quelle figure horrible! & quel charmant langage!
Non, cette voix-là ſûrement
N'annonce point un cœur ſauvage!
Et ſa laideur ſans doute eſt un enchantement,

AZOR.

Je ſuis donc bien épouvantable!

ZEMIRE.

Mais... vous n'êtes pas beau.

AZOR.

Vous me haiſſez!

ZEMIRE.

Non.
Quand on n'eſt pas méchant, on n'eſt point haiſſable.

AZOR.

Et ſi j'ai ſous ces traits un cœur ſenſible & bon?

ZEMIRE.

Je vous plaindrai.

AZOR.

Zémire, il eſt trop véritable.
Plaignez-moi: l'on ne peut avoir
Sous des traits plus hideux, un naturel plus tendre.

ZEMIRE.

Hélas! j'oublie à vous entendre,
La peur que j'avois à vous voir.

AZOR.

Oui, Zémire, vous êtes reine

De ce Palais & de mon cœur.
Parlez commandez en vainqueur.
Ici tout reconnoît votre loi souveraine.
Ici mille innocens plaisirs
Charmeront votre solitude.
Vous avez des talens & vous aimez l'étude ;
Voilà de quoi sans cesse occuper vos loisirs ;
Les beaux arts, la riche nature,
Des jardins émaillés des plus vives couleurs,
Les oiseaux, les fleurs.

ZEMIRE.

Ah ! les fleurs !

AZOR.

Vous en aimerez la culture.
Si quelquefois par grace, à vos amusemens,
Vous devez consentir que l'amitié se joigne,
Vous lui ferez passer des bienheureux momens !
Si vous voulez qu'elle s'éloigne,
Je m'en refuserai les tendres mouvemens.

ZEMIRE.

Mais mon pere ? mes sœurs ?

AZOR, *vivement.*

Je suis riche ; & j'espere,
A force de bienfaits, consoler votre pere.
Qu'il forme des souhaits, je les accomplirai :
Je doterai vos sœurs, je les établirai.
Ils ont perdu leur bien ; je les en dédommage.
Et ceux dont je les comblerai,
Seront encore un foible hommage,
Trop peu digne de celle à qui je les rendrai.

ZEMIRE.

Mais, vous m'attendrissez on ne peut davantage.

AZOR.

Ah ! Zémire !

ZEMIRE.

A vous voir j'accoutume mes yeux.

AZOR.

Hé bien ! commencez donc à vous plaire en ces lieux :
Vous chantez je le sais ; vous chantez à merveille.
En parlant votre voix touche, émeut tous mes sens :
Ah ! quel charme pour mon oreille,
D'entendre éclater vos accens !

ZEMIRE.

Si vous desirez que je chante,
Je chanterai.

AZOR.

Quelle bonté touchante !

ZEMIRE.

AIR.

La fauvette avec ses petits,
Se croit la reine du bocage :

De

De leur réveil par son ramage,
Tous les échos sont avertis.
Sa naissante famille
Autour d'elle fautille,
Voltige & prend l'essor;
Rassemblés sous son aile;
De leur amour pour elle,
Elle jouit encor.
Mais par malheur
Vient l'Oiseleur,
Qui lui ravit son espérance.
La pauvre mere! elle ne pense
Qu'à son malheur,
Tout retentit de sa douleur.

AZOR.

Vos chants pour moi sont une plainte.
Hélas! je ne puis réussir
A calmer les regrets dont votre ame est atteinte.
Ne puis-je au moins les adoucir?

ZÉMIRE.

Vous le pouvez.

AZOR.

Comment! parlez: que faut-il faire?

ZÉMIRE.

Me laisser voir encore & mes sœurs & mon pere.

AZOR.

Autant que je le puis, je vais vous obéir;
Et vous m'en punirez peut-être.
Dans un tableau magique ils vont ici paroître;
Mais si vous approchez tout va s'évanouir.

SCENE VI.

AZOR, ZÉMIRE, *sur le Théâtre.*
SANDER, FATME, LISBE, *dans le Tableau.*

ZÉMIRE.

AH! mon pere! ah! mes sœurs! hélas! comme il est triste!
Il pleure. Sa douleur résiste
Au soin que leur amour prend de les consoler.
Il me cherche des yeux. Il semble me parler.
Ses bras vers moi semblent s'étendre.
Ah! si je pouvois y voler!
Si du moins il pouvoit m'entendre!

AZOR.

Cela n'est pas possible.

ZÉMIRE.

Et moi, ne puis-je pas
M'entendre lui-même?

AZOR.

Ah! Zémire!

Que me demandez-vous ?

ZÉMIRE.

A ce que je desire
Vous vous refusez.

AZOR.

Non. Mais je suis sûr, hélas !
Qu'en vous obéissant je me trahis moi-même.
Leurs plaintes vont me rendre odieux, je les vois.
Mais vous le voulez : je vous aime ;
Vous allez entendre leur voix.

SANDER, FATMÉ, LISBÉ.

TRIO en sourdine.

SANDER.

Ah! laissez-moi, laissez-moi la pleurer.
A mes regrets laissez-moi me livrer.

FATMÉ & LISBÉ.

Mon pere, helas ! cessez de la pleurer.
A vos regrets cessez de vous livrer.

SANDER.

Qui m'aimera jamais comme elle ?

LISBÉ.

Ce sera moi.

FATMÉ.

Ce sera moi.

SANDER.

Qui me rendra ce tendre zele ?

LISBÉ.

Ce sera moi.

FATMÉ.

Ce sera moi.
Croyez la voir.

SANDER.

Oui, je la vois.
Je crois l'entendre qui m'appelle !

FATMÉ & LISBÉ.

Nous vous aimons.

SANDER.

Je le sais bien.
Mais ma Zémire !
Ah ! ma Zémire !
Revien, revien !
Sans toi j'expire.
Revien, revien !

FATMÉ & LISBÉ.

Sans toi, Zémire,
Ton pere expire.
Revien, revien !

ZEMIRE, *se précipitant vers le Tableau.*

Ah ! mon pere !

(*Tout disparoît.*)

SCENE VII.

ZEMIRE, AZOR.

ZÉMIRE, *à Azor.*

AH ! cruel !

AZOR.

Je vous l'avois prédit,
Vous-même avez détruit le charme.

ZEMIRE.

L'état de mon pere m'alarme.
Laiſſez-moi l'aller voir.

AZOR.

Qu'ai-je fait ?

ZEMIRE.

Il languit.
Il s'afflige, il ſe déſeſpere.
Ah ! laiſſez-vous toucher par les larmes d'un pere.

AZOR.

Non, ceſſez, Zémire, ceſſez.
Je vous aime, & je meurs ſi vous m'êtes ravie.

ZEMIRE.

Pour raſſurer mon pere & lui rendre la vie,
Une heure, un moment, c'eſt aſſez.

AZOR.

Ah ! quel eſt ſur moi votre empire,
Allez, allez le voir ce pere tant aimé :
Raſſurez ſon cœur alarmé :
Dites-lui que pour vous, que par vous je reſpire :
Que je vous ſuis ſoumis, que vous m'avez charmé :
Mais Zémire je vous conjure
De revenir.

ZEMIRE.

Je vous le jure.

AZOR.

Regardez le ſoleil près d'achever ſon tour ;
Si je le vois coucher avant votre retour,
Dès ce moment je déſeſpere,
Je finis mon malheureux ſort ;
Et vous direz à votre pere :
» Il n'eſt plus, j'ai cauſé ſa mort.

ZEMIRE

Moi ! cauſer votre mort ! j'en ſerois bien fâchée !
Non, vous avez tant de bonté,
Et mon ame en eſt ſi touchée,
(*à part.*)
Que pour vous... Ah ! le ſort lui devoit la beauté.

AZOR.

Il dépendra de vous d'en réparer l'injure.

Je vous remets ma vie & ma félicité.
Allez. Si vous êtes parjure,
Je ne punirai point votre infidélité.
Ce anneau vous rend libre. En le portant, **Zémire,**
Vous n'êtes plus en mon pouvoir ;
Et je vous le confie.

ZEMIRE.

O bonté que j'admire !

AZOR.

Mais si vous me voulez revoir,
Quittez-le ; & dans l'instant vous me serez rendue.

ZEMIRE.

Cette confia ce m'est due ;
Et j'en mériterai ce gage en ne le quittant.

AZOR.

Adieu. N'oubliez pas celui qui vous attend.

(*Le Théâtre change & représente la maison de Sander.*)

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SANDER, ALI.

SANDER, *assis, & appuyé tristement sur une table.*

Quel malheur est le mien !

ALI, *effrayé.*

Ah ! Monsieur !

SANDER.

Qu'est-ce encore ?

ALI.

Dans l'air...

SANDER.

Hé bien, dans l'air...

ALI.

J'ai vu...

SANDER.

Quoi !

ALI.

Je l'ignore.

AIR.

Je suis encor tremblant.
C'est comme un char volant,
Ou bien c'est un nuage.
Non, c'est un char brûlant,
Volant
Sur un nuage.

Je l'ai bien vu ; j'en suis tranſi ;
J'ai peur qu'il ne deſcende ici.
A l'équipage
Sont attelés
Deux beaux ſerpens aîlés,
De leurs gueules béantes
N'ai-je pas vu les dents ?
Leurs prunelles brûlantes
Sont deux charbons ardens.
J'en ſuis encor tremblant.
C'eſt comme un char volant,
Ou bien c'eſt un nuage.
Non, c'eſt un char brûlant,
Volant ſur un nuage.
Ou bien peut-être ce n'eſt rien.
Quand on a peur, on n'y voit pas ſi bien.

SANDER.

Et que me fait à moi ce char ou ce nuage ?

ALI.

Ho ! rien. Mais c'eſt encore là,
Quelqu'un de ces Meſſieurs là,
Qui pour ſon plaiſir voyage.

SCENE II.

ZEMIRE, FATMÉ, LISBÉ, SANDER, ALI.

FATMÉ & LISBÉ.

Voilà ma ſœur.

ZEMIRE.

Mon pere !

SANDER.

Ah ! ma fille eſt-ce toi ?
Eſt-ce bien toi que je revoi ?

ZEMIRE.

C'eſt Azor, c'eſt lui qui m'envoie.
Il permet que je vous revoie :
Il n'a pu me le refuſer.
Je n'ai qu'un moment, je l'emploie ;
Mon pere, à vous déſabuſer.
Ceſſez de gémir & de craindre ;
Avec lui je ſuis moins à plaindre ;
Oui, bien moins que vous ne croyez.
Il a pour moi, vous le voyez,
Les ſoins les plus touchans, l'amitié la plus tendre.
Il ſe prive de moi c'eſt un pénible effort !
Et je ſens tous les maux qu'il éprouve à m'attendre.

SANDER.

Quoi !

ZEMIRE.

Si je différois, je cauſerois ſa mort.

Ne vous affligez plus, mon pere, sur mon sort.
Je suis heureuse. Adieu.

SANDER, *vivement.*

Ciel ! que viens-je d'entendre.
Ma fille tu veux me quitter !

ZEMIRE.

J'ai promis ; il m'attend ; & je dois m'acquitter !

SANDER.

Cruelle enfant ! tu veux abandonner ton pere !
Tu ne sais pas les maux que tu m'as fait souffrir.

ZEMIRE.

Pour vous sauver j'ai dû m'offrir.
Mais au lieu d'un maître sévere,
Je trouve un ami généreux,
Non, il n'est pas méchant ; il n'est que malheureux.

SANDER.

Tu le plains.

ZEMIRE.

Hélas ! il me semble
Qu'il n'étoit pas né ce qu'il est.
Tenez, quand nous sommes ensemble,
On diroit que c'est lui qui tremble,
Qu'il est perdu, s'il me déplaît.

SANDER.

Doux & timide en apparence,
Dans le piege il veut t'engager ;
Et tu n'en vois pas le danger.

ZEMIRE.

Non, mon pere ; j'ai l'assurance
Qu'il me chérit de bonne foi.

SANDER.

Ma fille, je sais mieux que toi
Quelle est sa coupable espérance.

ZEMIRE.

Il veut vous combler de bienfaits.

SANDER.

Qu'il garde ses biens que je hais ;
Et qu'il n'attende rien de ma reconnoissance.
Mes biens à moi sont mes enfans.
Rien au prix de leur innocence.

ZEMIRE.

Vous l'outragez, mon pere.

SANDER.

Et toi, tu le défends :
Quel sentiment pour lui dans ton ame s'éleve ?

ZEMIRE.

La pitié.

SANDER.

Malheureuse ! achève.
Par ses enchantemens il t'aura su toucher ;
Il t'intéresse !

ZÉMIRE.

Hé oui, mon pere, il m'intéresse.

SANDER.

Il aura surpris ta tendresse.

ZÉMIRE.

Oui, son sort m'attendrit; je ne puis le cacher.

SANDER.

Quoi, ce monstre!

ZÉMIRE.

Daignez m'entendre & soyez juge:
Seule, sans appui, sans refuge,
Il me tenoit en son pouvoir.
J'ai desiré de vous revoir;
Il l'a permis; c'est peu: vous allez voir s'il m'aime.
Il me rend libre, il veut lui-même
Que de moi seule ici dépende mon destin.
Il mourra si je l'abandonne;
Et j'en ai le pouvoir; c'est lui qui me le donne:
En voilà le gage certain.
(*Elle lui montre l'anneau.*)

SANDER.

Cet anneau?

ZÉMIRE.

Cet anneau me rend indépendante.

SANDER.

Du pouvoir du Génie?

ZÉMIRE.

Et de sa volonté.

SANDER.

Je respire. Ah! ma fille!

ZÉMIRE.

Est-ce de sa bonté
Une preuve assez éclatante?

SANDER.

Ce n'est donc que moi désormais,
Que peut menacer sa colere?
Garde-toi de quitter cet anneau.

ZÉMIRE.

Quoi, mon pere!
Vous voulez!...

SANDER.

Garde-toi de le quitter jamais.

ZÉMIRE.

Et celui qui m'attend, ce malheureux qui m'aime.
Je l'aurai donc trahi? j'aurai fait son malheur?
Ah! plutôt, laissez-moi devoir tout à lui-même.
S'il est sincere & bon, j'attends tout de son cœur.
S'il est méchant, s'il a pu feindre,
Et s'il a voulu m'éprouver,
Pour vous, en l'offensant, que n'ai-je pas à craindre!
Mon pere, & de vos bras s'il venoit s'il m'enlever!

SANDER.

Qu'il vienne.

ZÉMIRE.

Laissez-moi laissez moi vous sauver.

DUO.

ZÉMIRE.

Ah! je tremble. Quelles armes.
Opposer à son pouvoir.

SANDER.

Mes pleurs, mes cris sont les armes
Que j'oppose à son pouvoir.

ZÉMIRE.

Non, vous n'avez plus d'espoir,
Plus d'espoir que dans mes larmes.

SANDER

La nature au desespoir,
S'expose à tout sans alarmes.

ZÉMIRE.

Ah! je tremble. Quelles armes
Opposer à son pouvoir.

SANDER.

Mes pleurs, mes cris sont les armes
Que j'oppose à son pouvoir.

ZÉMIRE.

Ah! mon pere!

SANDER.

Je suis pere.

ZÉMIRE.

Si jamais je vous fus chere,
Laissez-moi fuir ce sejour.

FATMÉ & LISBÉ.

Que ne puis-je à sa colere,
Aller moffrir à mon tour!

SANDER.

Et ma fille m'est plus chere,
Que la lumiere du jour.

ZÉMIRE.

Lui-même en ces lieux peut-être,
Va paroître.
Ah! laissez moi.

SANDER.

Qu'il paroisse.
Ma tendresse,
Ne me laisse
Aucun effroi.

ZÉMIRE.

Ma craintive obéissance
Peut désarmer sa rigueur.
La jeunesse & l'innocence
Ont bien de droit sur un cœur.

FATMÉ.

FATMÉ & LISBÉ.

La craintive obéiſſance, &c.

SANDER.

J'obtiendrai par ma conſtance,
Qu'il te rende à ma douleur:
Et ſi ma douleur l'offenſe,
Qu'il me déchire le cœur.

ZEMIRE.

Ah! je tremble. Quelles armes
Oppoſer à ſon pouvoir, &c.

FATMÉ & LISBÉ.

Ah! je tremble, &c.

SANDER.

Mes pleurs, mes cris ſont les armes
Que j'oppoſe à ſon pouvoir; &c.

ZEMIRE, *jettant l'anneau.*

Mes ſœurs, conſolez votre pere.

SANDER.

Ma fille, elle échappe à mes yeux!

FATMÉ & LISBÉ.

Mon pere!

SANDER.

Laiſſez-moi, le jour m'eſt odieux.
Je veux ſur moi du monſtre attirer la colere.

(*Le Théâtre change, & repréſente une partie des jardins d'Azor. C'eſt un endroit ſauvage, ou une grotte.*)

SCENE III.

AZOR, *ſeul.*

Récitatif obligé.

LE ſoleil eſt caché dans l'onde;
Et Zémire ne revient pas!
J'ai tout perdu. Que fais-je au monde?
Zémire m'abandonne; elle veut mon trépas.

AIR.

Toi Zémire, que j'adore,
Tu m'as donc manqué de foi?
Et pourquoi vivrois-je encore?
Je n'inſpire que l'effroi.
Le jour eſt affreux pour moi.
Ah! dans ma douleur extrême
Si je voulois me venger!...
Qui? moi! punir ce que j'aime!
C'eſt un crime d'y ſonger.
Non, je ne puis me venger.
Mon ſort s'accomplit. Je ſuccombe.
Cette grotte ſera ma tombe.
C'eſt trop ſouffrir;
Il faut mourir.

(*Il tombe dans la grotte.*)

SCENE IV.

ZEMIRE, *seule.*

AIR.

AZor! en vain ma voix t'appelle,
L'écho des bois.
Répond seul à ma voix.
Revois Zémire. Elle est fidelle.
Elle consent à vivre sous tes loix.
Azor! en vain ma voix t'appelle,
Hélas! plus que moi-même,
Je sens que je t'aimois:
Et dans ce moment même,
Plus que jamais,
Je t'aime, Azor, je t'aime...

(*Le Théâtre change, & représente un Palais enchanté; Azor y paroît sur un trône dans tout l'éclat de sa beauté.*)

SCENE V.

ZEMIRE, AZOR.

AZOR.

ZEmire!

ZEMIRE.

Azor!... ô ciel! où suis-je?

AZOR.

Aux vœux d'Azor
Le Ciel vous rend plus belle encor.

ZEMIRE.

Qui vous Azor, est-il croyable!

AZOR.

Oui, je suis ce monstre effroyable,
Que malgré sa laideur, vous n'avez point haï.
Mais vous rompez le charme : il est évanoui.
C'est vous qui me rendez à mon peuple, à moi-même
Le trône où je remonte, est un de vos bienfaits.
Venez-y prendre place, & que le diadême
Soit le moins cher des dons que je vous fais.

ZEMIRE.

Quel bonheur! quel prodige, & c'est moi qui l'opere!

AZOR.

Pour vous la Fée, en sa colere.
Se laisse à la fin désarmer.

ZEMIRE.

Ah! que je vous ai plaint!

AZOR.

Sa rigueur trop sévere

M'avoit l'aſſié Zémire, un cœur pour vous aimer.

ZEMIRE.

Et c'étoit aſſez pour me plaire.
Achevez. Rendez-moi mon pere.

AZOR.

Vous l'allez voir.

ZEMIRE.

Je veux le voir !

AZOR.

Vous allez être en ſon pouvoir.

SCENE VI.

ZEMIRE, AZOR, LA FÉE, *ramenant* SANDER, FATMÉ, LISBÉ & ALI.

LA FÉE, *ſans ſe montrer.*

Pere vertueux & ſenſible,
Revois ta fille.

ZEMIRE, *ſe jettant dans les bras de ſon pere.*

Ah !

AZOR, *à Sander.*

Tu me vois.
Comme elle eſt ſoumiſe à tes loix.

ZEMIRE, *à ſon pere.*

C'eſt Azor.

SANDER.

Je ſais tout.

ZEMIRE.

Serez-vous inflexible ?

AZOR.

Pardonne, hélas ! ſois généreux,
Et plus heureux s'il eſt poſſible,
Que tu n'as été malheureux.

ZEMIRE, *ſuppliante.*

Mon pere !

AZOR.

Oui, de toi-même il faut que je l'obtienne.
Ta fille t'eſt rendue ; & de ta volonté
Dépendra ma félicité ;
Je n'oſe dire encore, la ſienne.

SANDER.

Ah ! faites ſon bonheur ; & quoiqu'il m'ait coûté,
Croyez-vous que je m'en ſouvienne !

SCENE DERNIERE.

LA FÉE, Sa Cour, & les Acteurs précédens.

LA FÉE.

Azor, tu vois que la bonté
A tous les droits de la beauté.
Sur les cœurs étends ſon empire ;

Et que sous ma loi
Tout ce qui respire,
Adore Zémire,
L'adore avec toi.

La Cour de la Fée célebre l'hymen d'Azor & de Zémire.

(Le Ballet commence.)

DUO.

ZEMIRE & AZOR.

Amour, Amour, quand ta rigeur
Met à l'épreuve un jeune cœur,
A quelles peines tu l'exposes !
Qui mieux que moi saura jamais
Quels sont les maux que tu nous causes,
Quels sont les biens que tu nous faits !

SEXTUOR.

Ah ! le beau jour !
Rendons grace,
Rendons grace à l'amour.
De nos malheurs plus de trace.
Ils sont passés sans retour.
Ah ! le beau jour !
Rendons grace
Rendons grace à l'amour.

ZEMIRE & AZOR.

Vous plaire est mon seul desir.
Vous rendre { heureuse fait ma gloire. / heureux est ma gloire.

SANDER, FATME, LISBÉ, ALI.

J'ai peine encore à le croire.

Tous ensemble.

Que de gloire & de plaisir !
Ah ! le beau jour !
Rendons grace,
Rendons grace à l'amour.

Le Ballet termine le Spectacle.

FIN.

$18\frac{5}{12}27 - 18\frac{25}{2}28 - 18\frac{14}{11}28$